

KAÏSER, Georges, *Au Canada*, Bruxelles, A. Lesigne imprimeur-éditeur, 1897, 424 p.

Ingénieur et professeur de géographie industrielle à l'Université de Louvain¹, Kaiser fit un voyage au Canada et raconte son voyage dans *Au Canada* qui est, en quelque sorte, son journal de bord. Dans le récit de son voyage, il rapporte certains propos d'Arthur Buies concernant l'influence de la langue anglaise sur le français canadien.

*

* *

« Ma première entrevue fut nécessairement avec la douane du pays. Comme je demandais au douanier s'il parlait français : Parbleu, fit-il, je suis Français. Vous aussi, à ce que j'entends.

– Non, je suis Belge.

– Tiens. Il y a un Belge qui habite Montréal depuis quelque temps, un nommé Kefer : vous devez le connaître.

– Je sais qu'il y a des musiciens de ce nom en Belgique, mais je ne les connais point particulièrement.

– Celui-ci aussi est musicien. Il joue de la flûte, de l'harmonica, de la trompette. Il est marchand de vins. Ce doit être un de ceux dont vous parlez.

– Je ne pense pas. Voulez-vous examiner mes bagages, je vous prie.

C'est un peu sèchement que je coupe court à cette peu intéressante conversation. Cette sécheresse me vaut une taxe de 3 dollars pour mes infortunées plaques photographiques.

Sitôt sorti des griffes de ce loquace fonctionnaire, je me fais conduire à l'*Hôtel Windsor*, à deux pas de la gare. Cette courte promenade me met en gâité. Les rues sont larges et pleines de lumière. Devant l'hôtel s'étend un square superbe. Dans toutes les directions, j'aperçois de belles maisons spacieuses ou coquettes avec de très grands jardins. Il fait bien aussi chaud qu'à Boston, mais l'air est plus vif et pur, les rues ne sont point encombrées, on y peut marcher à l'aise sans craindre d'être trop bousculé. Puis je me figure être en pays français et rencontrer à chaque pas des gens parlant ma langue.

Ceux qui l'ont éprouvée, se rappelleront quelle intense satisfaction c'est de parler sa langue maternelle après qu'on a été privé de cette faculté pendant plusieurs jours, qu'on a

¹ Ces renseignements figurent sur la page titre de l'ouvrage dont il est question ici.

cherché² ses mots, qu'on s'est épuisé en efforts pour comprendre et se faire comprendre. C'est une joie d'enfant de prononcer trois ou quatre phrases sans s'arrêter.

J'entre à l'*Hôtel Windsor* en savourant ces impressions réconfortantes. Amère désillusion, le nègre à qui je m'adresse ne comprend pas le français, l'employé de bureau vers qui il me conduit n'en saisit pas un traître mot. Je me console tant bien que mal en pensant que l'*Hôtel Windsor* est sans doute, par exception, fréquenté des seuls Anglais et, comme on me l'avait vivement recommandé, j'y sollicite une chambre tout de même.

[...]

Une fois dans ma chambre, le premier objet qui attire mes regards est une pancarte collée sur la porte avec ce titre : *Hours of meals* (Heures de repas). Je constate qu'on déjeune de 8 à 11 heures, qu'on lanche (le lunch est le second déjeuner de ceux qui dînent le soir) de 1 à 3 heures et qu'on dîne de 5 à 8 heures.

Je constate aussi que d'autres heures sont fixées pour les servantes et les enfants. On est sévère à l'égard de ces derniers. Non seulement on n'admet pas qu'ils troublent par leurs rires le repas des personnes graves, mais aussi les avertit-on qu'ils seraient mal venus à prendre les corridors de l'hôtel pour des chambres à jouer.

Il est sept heures vingt; j'ai quarante minutes avant le déjeuner. J'ai avisé tantôt, donnant sur la rotonde, un salon de coiffure. Je vais confier ma chevelure à l'artiste qui tient ce salon. Ma chevelure! Comme ce mot ondoie, comme il évoque l'image d'une masse longue et abondante! Soyons modeste et disons : mes cheveux. Je tiens à donner des instructions précises, et je demande qu'on me remette aux mains d'un garçon sachant le français. Il s'en trouve un.

Tout aussitôt : Vous êtes Français, monsieur?

– Non, je suis Belge.

– Parfaitement, c'est la même chose!

– Du tout, du tout, ce n'est pas la même chose.

– Puisque vous êtes Belge, vous devez connaître M. C...?

– Pas le moins du monde!

– Comment! vous ne connaissez pas M. C....., ce jeune homme qui s'est engagé dans l'armée et qui a dû fuir parce qu'il avait soufflé une balle à son colonel?

– Il avait... Vous dites?

² On lit *cherché* dans le texte.

– Il avait soufflé une balle à son colonel. Il l'avait «tiré» enfin.

– Ah! il avait «tiré» son colonel! Cette première rencontre avec la langue canadienne-française, telle que la parlent les Canadiens peu instruits, faillit me faire pouffer de rire. Je me retins cependant et me contentai d'ajouter philosophiquement : Eh bien! s'il avait tiré son colonel, il a bien fait de s'en aller. » (pp. 74-78)

*

* *

« Après le déjeuner, je m'informe de l'endroit où habitent quelques personnes à qui je suis recommandé, et je me risque au dehors. Ma première impression se confirme bientôt : Montréal est une très belle ville. Je chemine pendant quelque temps à travers le quartier Saint-Antoine, le plus luxueux, où l'on ne voit que superbes résidences et maisons seigneuriales; je descends le Beaver Hall, je traverse la place Victoria et j'entre dans la rue Saint-Jacques.

Jusqu'ici, rien qui pût me faire croire à une population composée en majeure partie de Canadiens-Français : un hôtel exclusivement anglais, je prends l'adverbe dans son sens le plus strict; les affiches annonçant les spectacles rédigées en anglais; des cochers qui vous offrent des cabs en vous interpellant en anglais; des enseignes et des annonces anglaises. Un monsieur qui me cogne au tournant d'une rue me dit : Excuse-me, Sir? A quoi je répons poliment, selon la formule : Certainly, Sir.

Rue Saint-Jacques et rue Notre-Dame, l'aspect des enseignes rappelle enfin l'existence du français; les noms mêmes qui s'y prélassent en lettres de 3 pieds : *Archambault*, photographe – je me trompe «photo-artiste»; – *Godineau*, marchand de vins; – *Labelle*, marchand de meubles; – *Lavigne et Lajoie*, – deux noms qui ne hurlent pas de se trouver ensemble, – marchands de musique, etc. Les cochers vous offrent un «char», ce qu'ils prononcent «chôrr». Enfin on entend parler français; l'accent normand déconcerte bien un peu au premier abord, mais on s'y fait vite. J'y étais habitué en rentrant à l'hôtel pour y luncher. » (pp. 79-80)

*

* *

« J'ai dit que la ville de Québec est en très grande majorité habitée par des Canadiens français. Aussi mon étonnement a-t-il été vif de n'y entendre parler que l'anglais.

Au point de vue de l'emploi des langues, il y a entre l'attitude des Canadiens anglais et l'attitude des Belges, de langue française, une curieuse analogie.

En Belgique, les Wallons ne se donnent pas la peine d'apprendre le flamand, alors que les Flamands s'exercent patiemment à parler le français; ce à quoi ils arrivent d'ailleurs pour le moins aussi bien que leurs compatriotes de la Wallonie.

Au Canada, les habitants de langue anglaise ne savent que l'anglais, tandis que les habitants de langue française prennent, tous, soin de posséder les deux langues.

Et, au Canada comme en Belgique, une partie de la population érige en supériorité le fait d'ignorer une des deux langues nationales, s'enorgueillit de s'exprimer exclusivement en une seule langue et l'impose comme langue usuelle.

Cela est si vrai qu'à Montréal, je m'entretenais habituellement en français avec un des employés de l'hôtel Windsor³. Un jour il m'entendit baragouiner l'anglais, et dès ce jour il ne voulut plus comprendre la moindre phrase française.

– Vous savez l'anglais, disait-il, parlez anglais.

– Mais vous savez beaucoup plus de français que je ne sais d'anglais.

– Peu importe, je ne comprends plus que l'anglais.

Au Canada, comme en Belgique encore, ceux qui savent les deux langues condescendent – par politesse un peu, par intérêt aussi – à admettre comme langue usuelle la langue de la minorité.

C'est pourquoi tous ceux qui vous abordent parlent anglais et donnent l'illusion d'un peuple de race anglaise. Quatre-vingt-dix fois sur cent pourtant, il suffit de la question : Parlez-vous le français? pour amener la réponse : Si je parle le français! Mais je suis Français, mon cher monsieur, je suis Canadien français.

Si bien, qu'après quelques jours d'expérience, on ne choisit plus sa langue : on parle anglais, certain d'être compris en tous cas.

*

³ On lit *Winsor* dans le texte.

* *

On m'a demandé souvent quelle sorte de langue française on parlait au Canada.

Mon Dieu, cela dépend fort des gens qui parlent. Il en est qui parlent la langue française, la seule, la vraie, la belle. Ils sont rarissimes au Canada, comme ils le sont en Belgique et en France. Quant aux autres, ceux du troupeau vulgaire, ils parlent ce qu'ils savent, comme ils peuvent, suivant l'habitude générale.

Et les gens instruits?

Instruits de quoi? On peut être très instruit des ressources de la métallurgie ou de la politique sans être forcément un grammairien ou un littérateur. On peut être savant botaniste et savoir cultiver les fleurs de son jardin sans être à même pour cela de cultiver les fleurs de la rhétorique française. Je vous l'ai dit et ne puis que le redire : en général, la bourgeoisie parle incorrectement le français au Canada, comme en Belgique et comme en France. Seulement elle a une façon de mal parler différente de la nôtre.

Tout d'abord la prononciation diffère. L'accent normand a été maintenu et les conducteurs de diligences vous disent encore : Veuillez vous⁴ *assoère* sur le banc de ce *chôrr*.

Ensuite la langue écrite est de l'ancien français qui, au lieu de se compléter par des mots français, créés par des écrivains français, s'est complétée par des mots de langue ou de *race* anglaise.

Un Canadien français à qui je parlais de sa langue m'affirma qu'il parlait la langue du grand siècle, la langue de Bossuet. Il ne se doutait pas de deux choses.

La première, c'est qu'il ignorait totalement ce qu'était la langue de Bossuet.

La seconde, c'est que Bossuet, s'il lui était donné de revenir parmi nous, n'aurait pas plutôt jeté un regard sur le monde ambiant qu'il se hâterait de se former une langue nouvelle plus propre à l'expression de la pensée contemporaine.

En somme, la langue française écrite au Canada – encore un coup, il est bien entendu qu'il s'agit de la langue usuelle – se ressent de deux tares.

Une tare originelle due à l'éducation et à la profession dominante des premiers envahisseurs français.

Une tare persistante et croissante due à l'influence de la langue anglaise.

⁴ Il y a un trait d'union entre *veuillez* et *vous* dans le texte.

La première de ces tares est incontestablement la moins grave. Que l'on emploie imperturbablement le mot *virer* chaque fois que l'on veut dire tourner, que l'on parle de *gréer* un appartement ou une maison, ce sont des détails qui disparaîtraient à la première tentative de répression.

Mais l'influence anglaise est plus déplorable. Plusieurs écrivains canadiens, déjà, sont partis en guerre et sont revenus de la bataille sinon meurtris eux-mêmes, assurément sans avoir entamé l'ennemi. *Hubert La Rue*, *Tardivel* dans sa brochure : *L'anglicisme, voilà l'ennemi*, *Oscar Dunn* dans son Glossaire franco-canadien, *Fréchette*, *Lussignan*, *Arthur Buies* dans *Anglicismes et canadianismes*, d'autres certes que j'ignore ont tenté la lutte, et c'est un spectacle curieux et sans équivalent en Belgique que cette croisade des chevaliers du langage français au Canada.

M. Buies, un écrivain d'esprit et de goût, s'est le plus acharné à la tâche. Assez d'autres, selon lui, s'occupent en son pays de progrès matériels. Il déplore que les connaissances et les études n'aient pas marché de pair avec l'élargissement des canaux, le développement du chemin de fer, avec la création d'industries diverses et l'ouverture de voies nouvelles à l'activité humaine sous des formes indéfiniment variées.

Le spectacle des expressions, des phrases, des paragraphes entiers non seulement antifrçais et barbares, mais absolument incompréhensibles et indéfinissables qui s'impriment tous les jours dans nos journaux, déclare-t-il, m'a fait jeter un cri d'alarme que je voudrais faire retentir dans toutes les oreilles et dont l'écho devrait arriver dans toutes les institutions et maisons d'éducation du pays.

L'honorable écrivain supplie le lecteur de sa brochure de se bien pénétrer des dangers réels et redoutables de la situation, de bien se persuader que le baragouin que parlent les Canadiens fait d'eux « des déclassés ou plutôt des *inclassables* au milieu des autres peuples, et que, s'ils ne se décident pas enfin à parler le français comme il l'est communément partout ailleurs, -- pour Dieu! monsieur Buies, pendant que vous y êtes, demandez donc davantage! -- à rendre leurs pensées intelligibles, à leur donner des expressions claires, nettes et rationnelles, ils doivent s'attendre à toutes sortes d'humiliations et à des déboires bien cruels pour leur amour-propre. Il faut, conclut notre censeur, nous résoudre à parler un français réel et non pas, sous la dénomination pompeuse de français, un anglais travesti, corrompu; une forme interlope, également étrangère à la nature des deux langues. »

L'habitude constante et régulière de ces deux langues les pervertit toutes les deux -- et surtout celle qui se trouve dans un état d'infériorité, – car, dit encore M. Buies, «le commerce, l'industrie, la finance, les arts, les métiers et jusqu'à l'éducation, jusqu'aux habitudes, tout est anglais. On dit bonjour en anglais. On se mouche dans la même langue.»

Aussi les expressions anglaises, les mots anglais francisés, les tours anglais sont-ils désastreusement abondants. L'expression anglaise très élastique *in connection with* est traduite littéralement par *en rapport avec*. «La cour de l'échiquier, lit-on dans un journal, viendra siéger à Québec le 27 pour entendre une vingtaine de réclamations en rapport avec la construction de l'embranchement Saint-Charles.»

Pas d'admission sans affaires, est-il affiché sur certaines portes. Cela veut dire que l'entrée est interdite à ceux que leurs affaires n'amènent pas dans la maison.

Le mot *contracteur* est employé pour entrepreneur; *aviser*, pour donner un conseil; l'expression *en opération*, pour en exploitation; on dit *prendre un serment* pour prêter un serment; *clairer* (de *to clear*), pour débarrasser, délivrer; *passer des remarques*, pour faire des observations; *faire des apologies*, pour faire des excuses; *payer une visite*, pour faire une visite; *ingénieur* pour mécanicien, ce qui m'obligeait, pour obtenir quelque considération, à me faire appeler *civil engineer*⁵ : ingénieur civil; *procédés* pour procédure, comme si l'on confondait égards avec huissiers. *Trouble* est usité dans le sens de peine. Ainsi, l'on dit : Voici vingt sous pour votre *trouble*. Je vais vous *troubler* pour le sucre, cela veut dire : Passez-moi le sucre. On dit encore *économiser son trouble* pour s'épargner de la besogne.

Dans ce charabias, *donner sa résignation* signifie donner sa démission. A qui diable, s'écrie à ce propos M. Buies dans un élan de comique indignation, à qui diable voulez-vous donner ça, votre résignation? Vous en avez donc trop, ou bien jugez-vous qu'elle soit inutile, elle qui seule peut vous aider à supporter vos chagrins dans cette vallée de larmes où le carême revient systématiquement tous les ans!

L'impitoyable aristarque⁶ dénonce encore l'abus de la majuscule, qui est une épidémie anglaise, de la majuscule, l'indice le plus irrécusable de la prétention, de l'orgueil sot, de la bouffissure et de la suffisance. – Ohé! messieurs de la Décadence!

⁵ On lit *civil engeneer*.

⁶ Par allusion à Aristarque, grammairien et critique grec (v. 215 av. - v. 143 av. J.-C.), qui était reconnu pour sa sévérité. (*Nouveau dictionnaire encyclopédique Larousse Sélection*, vol.2)

Il signale les expressions *se rappeler de*, pour se souvenir de; *marier*, pour épouser. -- Ohé, messieurs de Belgique et de France! Il vitupère l'emploi du passif, forme essentiellement anglaise : *Nous sommes informés de New-York*, disent les journaux. Il pleure sur l'abus de certaines prépositions ridiculement absorbantes : *comme*, par exemple : un tel a résigné *comme* maire.

La préposition⁷ *pour* aussi : nos rues, écrit un journaliste montréalais, sont d'un mal tenu remarquable *pour* le principe... Partout une boue que ça fait plaisir à voir *pour* la quantité. Enfin il flétrit l'abus du féminin et du pluriel. A le croire, on dirait assez couramment au Canada : *une belle hôtel, de la bonne argent, une grande escalier, une grosse oreiller, une large intervalle, une grande espace, la grande air*, etc. Dans tous les actes notariés, on parlerait *des argents*. L'extrait de journal suivant serait authentique : «Le gouvernement ayant été informé d'une manière croyable que des fraudes avaient été commises en rapport avec les dépenses des argents de colonisation...»

Mon Dieu, qu'a-t-il bien pu faire, le gouvernement, après avoir été, en ces termes, informé de pareilles choses?

*

* *

Il est bien amusant de lire les annonces d'un journal canadien français. Les épiceries, merceries, etc., s'appellent : *marchandises sèches*, du *dry goods* anglais. Les vêtements s'appellent *hardes*, mot français qu'on n'emploie plus guère que dans l'acception de vieux vêtements, usés jusqu'à la corde. Une annonce révèle des remèdes surprenants pour les maladies de rognons. J'avoue que celle-ci m'a particulièrement réjoui. J'avais jusqu'alors rarement pensé à mes rognons et aux troubles qu'ils pouvaient jeter dans mon économie. Braves et honnêtes rognons! Ils fonctionnaient sans que j'en soupçonnasse l'existence, et jamais ils ne m'avaient donné l'occasion de leur adresser le moindre reproche. O mes rognons, que je vous remercie!

⁷ On lit *proposition* dans le texte.

*

* *

M. Buies et ses compagnons de guerre exagèrent-ils? Pas beaucoup, je pense. Les Canadiens français qui veulent conserver leur langue d'origine et qui en toutes occasions en revendiquent fièrement l'usage légitime doivent prendre bien garde de ne pas en arriver à défendre un patois dont on ne saurait dire s'il est anglais ou français.

L'anglicisme, voilà l'ennemi, disait Tardivel. Il avait bien raison. » (pp. 124-131)